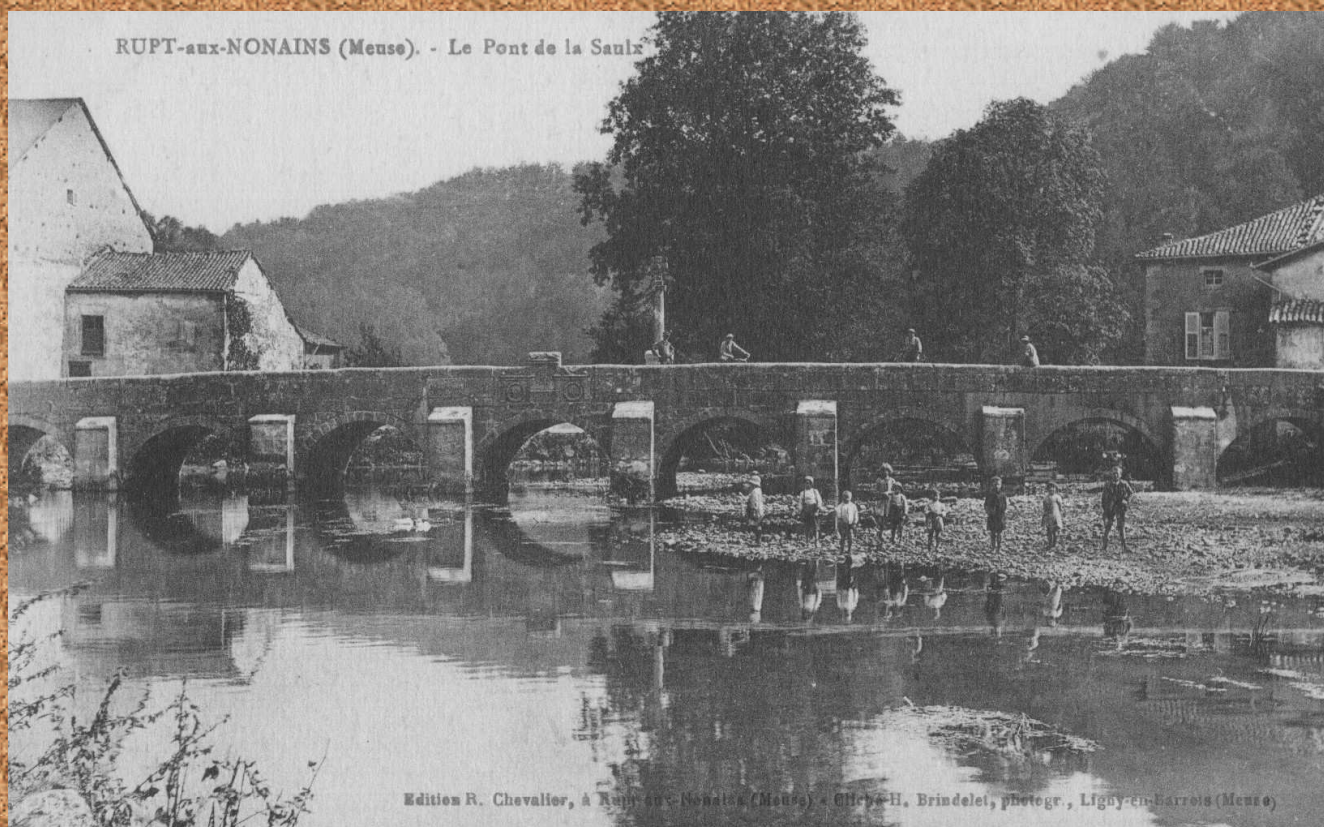




# *Clin d'œil à Rupt-aux-Nonains*





# RUPT-AUX-NONAINS,

Paru dans la revue

"Connaissance de la Meuse"

*mon village natal.*

Du côté de Bazincourt, la Saulx cascading sur les cailloux aborde le village sous une voûte étroite de ramures verdoyantes. Puis, limpide, transparente, elle s'élargit, s'étale autour des arches du vieux pont ; elle y présente ses bandes rapides et frétilantes de vairons, ses truites qui se retournent dans un éclair entre deux herbes échevelées ou se calent toutes brunes contre quelque grosse pierre. Les gamins pataugent là la moitié de l'année, soulèvent les pierres plates pour piquer avec une fourchette écrasée les "baveux" à grosses têtes, les "macas" comme on dit chez nous.



*Rupt-aux-Nonains. Procession, Fête Dieu. (Collection M. Altbusser).*

## UN VILLAGE A CHEVAL SUR UN PONT

Ce vieux pont, patiné par les siècles, est bien le bijou du pays. Par chance, les nombreuses guerres l'ont respecté. Construit en 1557, à l'époque d'Henri II, il est classé monument historique. Il est dit "du Prieur" et porte des armoiries et inscriptions latines en aval alors qu'une croix au faîte de la colonne élancée est érigée au centre, en amont. Il compte huit arches harmonieuses consolidées de chaque côté par des contreforts massifs. Quel gamin n'a pas fait d'équilibre tout le long des parapets, n'a pas sauté de la plate-forme inclinée des contreforts dans les flots de la rivière, ici en général peu profonde ?

Ce vieux pont pittoresque s'étire de la grand'place qui ne manque pas d'une certaine majesté en présentant d'un côté un alignement de bâtiments construits en belle pierre de taille de Brillon :

le prieuré, l'église, le presbytère, la mairie école où je suis né, le restaurant renommé et la coopérative agricole sur le bord de la rivière. De l'autre côté, au milieu de l'alignement d'arbres, se dresse le monument aux morts, puis quelques habitations vétustes et le bureau de poste. L'église se signale sur sa façade par deux contreforts qui encadrent la porte, au-dessus du chœur par son énorme clocher écrasé et carré. L'ensemble est de style roman.

## DES "NONAINS" SUR LE "RUPT"

Au pied, côté nord de l'église, s'enchevêtrent quelques vieilles maisons formant une cour en forme de couloir : le prieuré. C'était autrefois un couvent réservé aux hommes : les Nonains. Quant aux religieuses, elles vivaient dans un monastère dépendant de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon.

Ce monastère se situait en amont du village, vers Bazincourt, à



environ un kilomètre et demi, au lieu-dit "Devointoux". Il semble que les Filles de France y reçurent la meilleure éducation, telles les bâtardes de Louis XV. Les croyances qui se perpétuent rapportent qu'un souterrain reliait ledit monastère aux tours de Jovilliers près de Stainville, soit une dizaine de kilomètres. Du monastère ? plus rien...

On imagine volontiers les allées et venues de ce beau monde ecclésiastique, des Nonains et des Bénédictines sur le pont et les intrigues qui s'y nouèrent peut-être. Les routes vers Bazincourt et vers Haironville n'étaient certainement pas construites à cette époque. Le chemin et "l'Artouse" prolongé sous les bois devaient être les voies principales d'autant plus que les chutes d'eau devaient inciter les artisans de l'époque à s'installer là.

## LE VIEUX VISAGE DU VILLAGE

Aujourd'hui, on y voit encore, au pied de la côte abrupte, dite "du Calvaire", bloquée par la vigne vierge, les ronces et la clématite, l'énorme roue de bois, avec ses palettes sous laquelle une source fraîche, large et claire tombe en cascade, dans un flot d'écume. L'axe de cette roue pénètre dans le vieux moulin, le moulin de Vautrot comme on l'appelle, bâtiment écrasé, couvert de lierre, percé de petites fenêtres qu'obstruent les toiles d'araignées. Si on risque un œil à l'intérieur, on découvre dans une semi-pénombre un enchevêtrement de poutres de bois vermoulues, d'engrenages, de roues dentées, de meules de grès. Le tout est figé par le temps et gardé par les chouettes et les chauves-souris. Il me semble voir encore comme je l'ai connu autrefois, le vieux meunier, le père "Arbalétrier", désabusé, grand, maigre, le visage encadré par une barbe longue et fleurie de farine. Dans ce coin, s'activaient aussi une forge, un charron, le père "Norêt", petit vieux rougeaud... et bien d'autres. Les psalmodies et cantiques des moines et reli-

gieuses, les bruits du travail ont disparu depuis longtemps ; seuls demeurent le chuchotement continu des fraîches cascades et le pépiement des oiseaux.

Aujourd'hui, le vieux pont supporte allègrement, sans frémir, les tracteurs et véhicules automobiles qui abordent tout droit, à la sortie, et en mettant tous les gaz, le calvaire abrupt sanglé par une route de deux kilomètres environ en direction de la Houppette et de Saint-Dizier.

La seconde direction à droite est la rue de la Forge, la rue de mon enfance, dont le terminus est constitué par l'ensemble des plus modernes de la pisciculture. Cette rue de la Forge nichée au pied de la côte est le domaine des sources qui jaillissent de partout et apportent leur onde fraîche à la Saulx, paradis des truites.

Une première source fort abondante faisait autrefois tourner une huilerie dont le créateur avait creusé dans la roche un souterrain impressionnant, d'une trentaine de mètres, à la recherche du flot. Un travail de titan à cette époque. Aujourd'hui, ce lieu est devenu un captage moderne qui alimente des communes groupées en syndicat des eaux.

Plus loin, une source aussi importante entraînait une roue énorme qui, elle-même, actionnait une série de machines. C'était là la brasserie de Monsieur Content, la mise en bouteilles de bières, limonade etc ; commerce florissant avant 1914. Chaque maison de la rue avait sa source et sa pompe au réservoir de cuivre rouge qui aspirait ainsi une eau pure et fraîche. Les réfrigérateurs n'étaient pas indispensables.

*Paru dans la revue*

*"Connaissance de la Meuse"*

## MA MAISON

Dans la maison de ma grand'mère Valérie, l'aïeule qui m'a élevé et que je chérissais, mon père avait capté sa source dans un coin de la grange en creusant un trou obscur, obturé de grillage à l'entrée et à la sortie. Et là, l'enragé pêcheur qu'il

était, déversait le produit de ses expéditions, voire de son braconnage. On s'y rendait avec une bougie et l'enfant que j'étais y a senti quelques frayeurs.

Cette maison de ma grand'mère était la dernière de la rue, à gauche, vers la pisciculture, en pleine euphorie de la nature. Aujourd'hui, elle est totalement rasée. Il m'arrive occasionnellement de me recueillir à cet emplacement. Je ne puis concevoir que tant de choses, tant de vie pouvait occuper un si petit espace. J'y reconstitue la construction, j'y revois mes êtres chers et, furtivement, j'écrase une larme.

Ce home était donc petit, pittoresque, collé au pied de la côte, contre la forêt où alternaient le sapin, le hêtre, le noisetier, le sureau, la viorne dont les tiges souples servaient de "bois à fumer" aux gosses que nous étions.

## NOTRE MODESTE "CHEZ NOUS"

La maison comportait trois pièces. L'une était baptisée pompeusement salle à manger et donnait sur la rue et sur le jardin ; on y entraît rarement. Une autre était la seule chambre et comportait un seul lit-alcôve où je couchais avec ma grand'mère. Un couloir aboutissait derrière à la cuisine, petite, obscure, mangée par une énorme cheminée lorraine dont la taque illuminée par les flammes derrière le coquemar tout noir représentait une bataille du Premier Empire. La lumière solaire pénétrait par une petite porte-fenêtre s'ouvrant sur le jardin et sur une tonnelle comme la baptisait solennellement ma bonne grand'mère. Dans cette cuisine demeuraient les bois d'un vieux lit inutilisé où étaient morts mon grand-père et mon oncle encore jeune. Tout ce coin me semblait mystérieux, perpétuellement dans la pénombre. Seules y circulaient des souris et y dansaient les lueurs fantastiques du foyer ou de la lampe à huile. Nous mangions sur une table très épaisse qui n'était autre



qu'un panneau que mon grand-père avait harponné dans la Saulx lors des inondations de 1910 et avait campé grossièrement sur quatre pieds. Ce panneau arrivait de Montplonne où il servait de vanne à un barrage. Au dessus, c'était le grenier qui me paraissait immense. Mon père veuf depuis 1909 – j'étais orphelin depuis l'âge de deux ans – y avait délimité sa chambre après avoir ouvert une porte-fenêtre et construit un embryon de balcon vers le soleil d'est qui paraissait au plus tard jusque onze heures, l'été. Le reste du grenier dont le plancher vermoulu fonçait dangereusement était réservé au séchage des "éper-viers" que mon père tricotait.

Dans un coin peu lumineux des rayons supportaient une infinité de boîtes rouillées couvertes de poussière, pleines de clous bizarres, d'objets métalliques de toute nature, d'embryons de machines. Tout ce bric-à-brac avait été amassé et utilisé là par mon oncle Numa

décédé fort jeune, à 33 ans, comme le Christ disait ma grand'mère. Il était mécanicien, bricoleur ingénieux et voulait inventer le "mouvement perpétuel". Il y avait même des plans que ma bonne aïeule me montrait confidentiellement. Cela me faisait rêver. Je pénétrais là comme dans un sanctuaire, épris d'un certain respect. Dans des vieilles caisses voisines, je cachais mes richesses : des paquets entiers de cartouches de guerre, des fusées de grenades, des baïonnettes, des masques à gaz, tout matériel militaire oublié dans les cantonnements par les soldats remontant au front et que nous raflions.

Cette maison, simple et pauvre, avait son charme par quelques

coquetteries que ma grand'mère y mettait.

L'été, nous mangions sous la tonnelle enveloppée de glycines, de capucines grimpantes et d'une vigne dont le raisin chaselas était succulent. Le pied de cette tonnelle disparaissait l'été dans les jacinthes, les iris et les lis odorants. Un bel abricotier aplatisait ses ramures sur la façade de la rue et les quelques voyous du coin faisaient, au grand désespoir de ma grand'mère, un mauvais sort à ses fruits dorés. Au grenier, une porte branlante sur ses gonds rouillés s'ouvrait directement sur les futaies de la côte, au milieu

bruyante sous nos courses effrénées de gamins, commence le bief du Moulin, ce qui donne à notre rivière une certaine importance.

Du grand pont au moulin, c'est le domaine de mon père. Jamais il ne se rend à pied à son travail de menuisier. Il emprunte son moyen de transport favori : sa barque. C'est un esquif, large, solide, peu luxueux, qu'il a lui-même construit amoureusement, et qu'il pousse avec une perche en zigzaguant à la surface de l'eau. Vêtu de son large pantalon de velours, de son gilet de même étoffe, coiffé selon les saisons d'une casquette ou d'un feutre à

larges bords un peu crasseux, il règne sur la rivière, quel que soit le temps. J'admire ses numéros d'équilibrisme. Avec sa gaffe, il scrute les trous des rives, les dessous des racines des arbres, les plaques d'herbes et les taches fleuries des nénuphars. Il connaît les gîtes, les déplacements de toutes les grosses pièces. De temps en temps, selon

son humeur, il couche la perche au fond de la barque, relève ses manches, se penche au risque de retourner l'embarcation, enfouit délicatement les bras sous les racines, puis subitement se redresse en serrant par les ouïes une truite étincelante et frétil-lante qu'il jette dans la barque. Il est triomphant et a le visage épanoui sous ses grosses moustaches un peu rousses. C'est une opération répréhensible, mais combien attachante. Elle vaut bien un risque.

**Charny, le 20 mars 1986,  
René Gratreaux.**

*Paru dans la revue  
"Connaissance de la Meuse"*



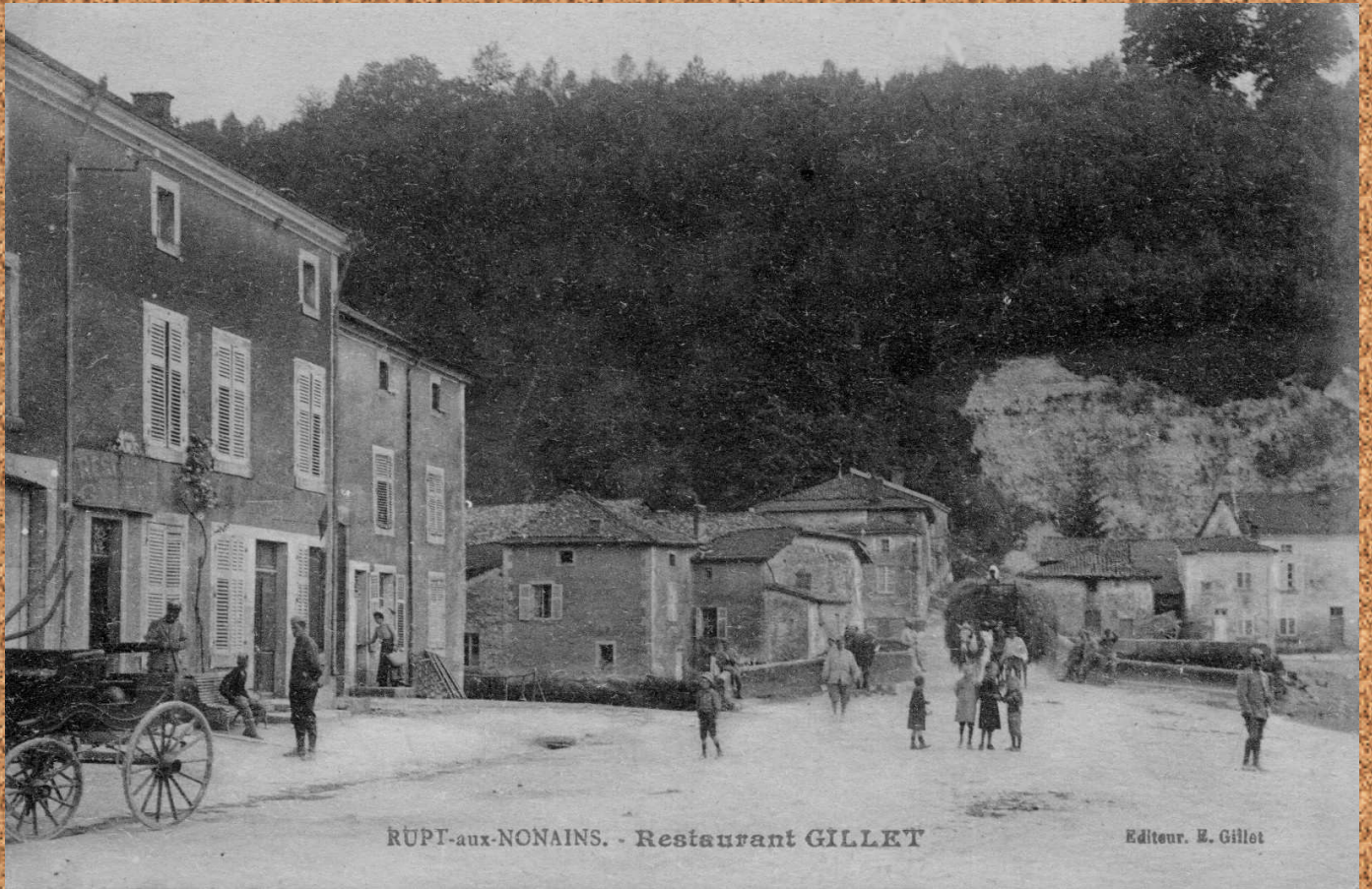
*La Saulx. (carte postale fournie par R.G.).*

des lierres, des pervenches et des violettes. Quel charme agreste et sauvage !

## LA SAULX

Revenons à la Saulx. En aval du pont, après avoir fait montre d'elle, elle se rétrécit entre les murailles du "château", rudimentaire bâtisse de la Renaissance, et les maisons vétustes mais pittoresques de la rue de la Forge. Gonflée par les innombrables sources, elle devient profonde et coule doucement entre d'un côté, les rives fleuries de la prairie, les saules et les peupliers et, de l'autre, les jardinets colorés par des plantes de toute nature et les décorations hétéroclites. A la passerelle métallique de Monsieur Mouro, branlante et





RUPT-aux-NONAINS. - Restaurant GILLET

Editeur. E. Gillet



RUPT-aux-NONAINS. - Rue d'Haironville

Editeur E. Gillet



RUPT-aux-NONAINS. - Hôtel de Ville - La Place



E. C., éditeur, Bar-le-Duc

Hôtel de la Santé, M<sup>lle</sup> Chevalier

RUPT-aux-NONAINS. - Vieux Château



Editeur E. Gillet





# RUPT AUX NONAINS

***Etabli dans une courbe de la Saulx, au pied d'un coteau en amphithéâtre escarpé et boisé de soixante dix mètres, le village de Rupt-aux-Nonains, adossé à cet écran forestier, forme un site pittoresque riche de plusieurs monuments originaux.***

Son nom apparaît en 1136 sous la dénomination latine de Rivus ad Nonas, la Rivière aux Nonnes, en raison de la présence d'un prieuré de religieuses de Saint-Benoît qui existait avant cette date. Les moniales ayant abandonné leur monastère, il fut réoccupé par des bénédictins de Saint-Bénigne de Dijon.

Comme beaucoup de nos villages, il avait une origine plus lointaine. Il se trouvait sur le diverticule romain de Maxey-sur-Vaise à Sermaize et on a fait sur son territoire des découvertes intéressantes : des sarcophages, témoins de son occupation dans le haut Moyen-âge, un trésor de 1500 pièces de monnaies romaines en argent, une statuette antique de la déesse Minerve et des outils préhistoriques beaucoup plus anciens.

A la Révolution, les biens du prieuré furent dispersés et le village pris le nom de Rupt-sur-Saulx. Du prieuré, il reste quelques vestiges de bâtiments, mais surtout l'émouvante église romane du XII<sup>ème</sup> siècle, sans doute, parmi toutes nos églises, celle qui a le mieux conservé le caractère de son style ancien malgré les remaniements postérieurs.

Après l'entrée, qui s'ouvre dans une façade modeste, vous vous trouvez dans une nef basilicale d'origine, caractérisée par ses hautes fenêtres assez étroites, ouvertes au-dessus des bas-côtés, et par les puissantes arcades en plein cintre reposant sur de forts piliers carrés. Un plafond lambrissé couvre la nef de même que les nefs latérales basses.

L'ensemble est spacieux et austère car la décoration architecturale, réduite aux tailloirs des piliers, est sobre. Le transept voûté en croisée d'ogives et le chœur possèdent des peintures ornementales qui donnent un air plus riant à cette partie de l'église.

Le clocher est une tour carrée assez massive qui date du XVI<sup>ème</sup> siècle.

A proximité, il faut voir le vieux pont de 1557 classé monument historique, belle construction de huit arches, qui porte encore les écussons sculptés dans la pierre de l'ancien prieuré. On en a une belle vue depuis le lavoir situé de l'autre côté de la rivière.

Au pied du coteau débouchent de puissantes sources dont l'eau court en ruisseaux rapides jusqu'à la Saulx voisine. L'une est captée pour l'alimentation en eau de communes des environs, l'autre est utilisée pour la reproduction des truites par une entreprise piscicole. Une troisième tombe en cascade depuis le flanc du rocher. Toutes sont des résurgences de réseaux souterrains complexes. Leur étude a montré que les eaux de l'Orge qui se perdent en aval de Couvertpuis, à 15 km de là, réapparaissent dans certaines de ces résurgences.

Rupt, érigé en fief en 1721 par Léopold, duc de Lorraine, en faveur d'Alexandre le Paige, conserve de cette époque un château de proportions modestes mais bien équilibré et agréable avec ses deux courtes ailes en retour d'équerre, sa porte au fronton armorié.

Le village présente des rues larges et bien aérées. Plusieurs maisons anciennes montrent des façades ou des linteaux sculptés et témoignent de l'importance du village qui comptait 800 habitants au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle contre 353 aujourd'hui. Sur l'une, une plaque rappelle que "l'As des as de l'infanterie" en 1914-18, Louis BEST, était un enfant du pays.

Signalons encore que, selon les dires de la tradition locale, l'une des filles de Louis Philippe aurait été élevée au couvent des Nonnes à Devointeux, lieu-dit de Rupt-aux-Nonains.

On a un beau point de vue sur le village depuis le calvaire situé au sommet du coteau.

A l'écart du village, sur la RN4, le hameau de La Houquette doit son origine à un berger qui, vers 1773, se construisit une cabane. Auberges et maisons se sont édifiées naturellement autour de la retraite de l'homme de la nature.

***Rupt-aux-Nonains, mon village natal, article de René Gratéaux, publié dans la revue Connaissance de la Meuse***

***Cartes postales de Marie Thérèse Leroy et de Louis Bestel***

***Pour Hironville des temps passés - Y.V. - Septembre 2010 -***